

il y a lieu de supposer qu'elles le seront encore dans l'avenir, mais elle apparaît comme une forme complémentaire, indispensable, sans laquelle elle ne pourrait être complète, de l'organisation du prolétariat.

Certes, le rapport entre les diverses formes d'organisation sera, dans chaque révolution, différente, parce qu'on a chaque fois à faire à des complexes sociaux de composition différente (non pas différents quant au contenu, mais quant aux rapports entre les divers éléments constitutifs) imprégnés de traditions historiques diverses. Mais ce n'est pas à cause de la transformation contre-révolutionnaire de tel ou tel parti dans une révolution, transformation conditionnée elle-même par des circonstances historiques et sociales bien concrètes, qu'il convient de décréter la non-valabilité pour le prolétariat de partis politiques en général.

L'Etat occupe aussi, dans le système des Hollandais, une place pour le moins équivoque. Après lecture de leur démonstration, il pourrait apparaître à maints lecteurs qu'en réalité, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. La révolution est en marche, elle ne pourrait pas ne pas venir et il suffit de laisser aller les choses à elles-mêmes pour que le socialisme devienne réalité. Or, rien n'est plus étrange de la notion marxiste de l'évolution sociale que cette conception. Les révolutions sont, il est vrai, des enregistrements périodiques que l'histoire institue pour mesurer l'évolution des classes. En ce sens, les classes ne peuvent jamais atteindre un niveau supérieur à celui correspondant à l'ensemble de leurs capacités économiques et sociales, les résultats des révolutions apparaissent com-

me déterminées d'avance. Mais c'est seulement en ce sens-là, car révolution signifie, avant tout, intervention consciente volontaire, des masses pour changer violemment — on pourrait même dire presque arbitrairement — le cours de l'évolution et l'orienter dans un sens nouveau. C'est pour cela qu'une révolution, si « mûre » fût-elle, ne peut jamais être un processus mécanique. Il est possible que telle ne soit pas non plus l'opinion de nos camarades hollandais et que la lacune que nous signalons ne résulte que de la nécessité qu'il y avait d'abstraire, en quelque sorte et de montrer, pour la clarté de l'exposition, l'évolution économique comme étant complètement séparée de l'intervention politique, mais il importe quand même de faire plus de clarté sur ce point. Il est vrai qu'ils affirment quelque part que l'Etat reste nécessaire au prolétariat après la prise du pouvoir. Il s'agit d'un « Etat » d'une nature particulière, qui n'est déjà plus, en réalité, un Etat, comme Lénine, après Marx, le montrait d'ailleurs. Il s'agit d'un Etat qui « ne puisse pas ne pas déperir », alors que le marxisme a mis en relief que l'Etat était toujours l'instrument d'oppression d'une classe sur une autre. Il est possible que, pour la clarté de l'exposition, il faudrait remplacer, dans la terminologie, l'expression d'« Etat prolétarien » par une autre plus adéquate. Mais, avec ces explications, on comprendra nos critiques. L'exposé des Hollandais énonce la nécessité d'un « Etat prolétarien » qui ne pourrait pas s'évader de sa fonction d'instrument de répression de la contre-révolution.

A. HENNAUT.

## Projet de résolution sur le problème des liaisons internationales

Il est très facile, surtout actuellement, d'opposer au travail des fractions la convocation de vastes concentrations internationales, groupant pêle-mêle anarchistes, socialistes de gauche, syndicalistes, trotskytes, communistes, et se donnant pour tâche celle de mobiliser le prolétariat contre la guerre, le fascisme ou contre les déclarations de Staline au sujet de l'Union Sacrée. Seulement, le problème ne réside pas dans le choix du chemin le plus facile, mais bien dans

la détermination de l'endroit historique où peut se retrouver le prolétariat, dans la définition des positions politiques autour desquelles les masses peuvent se regrouper en tant que classe, pour les batailles d'aujourd'hui et de demain. A ce sujet, il convient de proclamer qu'en aucun cas toutes les entreprises de confusion qui entendent se substituer au travail des fractions, ne peuvent mener vers la constitution des organismes d'avant-garde qui répondront aux exi-

gences des révolutions de demain.

Les partis se construisent sur le front des luttes de classes, représentent la conscience la plus élevée que le prolétariat ait pu acquérir sous leur aiguillon. Par conséquent, il faut être un opportuniste avéré pour oser affirmer que des conférences, qui groupent des tendances opposées, des personnalités bénévoles, qui lancent des résolutions équivoques, puissent représenter l'endroit historique où se retrouve le prolétariat; une digue contre les événements qui se déchaînent, ou même une garantie pour l'avenir. Les partis ne se construisent pas en dehors des luttes de classe, mais en sont une conséquence. Or, qui pourrait affirmer que le prolétariat international n'est pas écarté, pour un laps de temps donné, de la scène historique par la victoire mondiale du capitalisme; que la cause de cette défaite ne réside pas dans son incapacité de garder en son sein l'I. C. et l'Etat prolétarien, de bâtir des partis communistes capables de lutter pour le pouvoir? Précisément ceux qui organisent toutes ces conférences pour des Quatrièmes Internationales ou pour des nouveaux Zimmerwald. Pour ces Messieurs, les partis de la révolution ne se construisent pas sur le front où le prolétariat s'est fait battre, ne jaillissent pas de la résorption du reflux révolutionnaire, mais on les « invente », on les « proclame » après constatation de leur nécessité. Que l'expérience historique nous apprenne qu'un parti résulte du renouveau des luttes de classe se croisant avec un courant marxiste ayant retiré des défaites du passé les armes nouvelles de la victoire, les partisans des Conférences le nient, en attribuant démagogiquement aux masses la faculté de créer spontanément leur programme sous le fouet des événements: notre rôle serait uniquement celui de réveiller les ouvriers à coups de manifestes, leur montrant l'horreur de ce que leur réserve le capitalisme. Mais les événements d'Autriche d'Espagne, de la France, prouvent qu'il faut un guide aux révoltes ouvrières, sous peine d'échec irrémédiable. Plus encore: tous les Schutzbund, les Alliances Ouvrières, ne peuvent sauver le prolétariat qui, au feu des événements, luttera héroïquement sans parvenir à se donner un programme (ce qui d'ailleurs permettra aux traîtres de tout acabit de se coller à ses luttes). Il faut donc un parti, mais il ne suffit pas de dire que parce que les situations dépasseraient le travail des fractions, il faudrait transformer immédiatement celles-ci en partis, participer dans ce but aux conférences internationales qui ont cet objectif, ou des objectifs plus limités. En changeant de nom, il faudrait aussi changer la substance actuelle des événements: concentrer les

ouvriers autour des positions de la révolution, alors qu'ils suivent le capitalisme.

Le front international où se construisent les partis ne passe pas par ces conférences qui nient le fait que le prolétariat est jeté dans la guerre parce qu'il n'a su donner des guides à ses révoltes, élaborer le programme de la révolution communiste mondiale. Ces Conférences se situent en dehors des luttes de classe, sont l'illustration pornographique des défaites ouvrières et nous nous mettrions à leur niveau si nous substituons au travail méthodique de formation de cadres, d'élaboration programmatique, la course vers notre transformation en parti: ce qui, d'ailleurs, ne ferait pas avancer d'un dixième de millimètre le cours des situations. En effet, la lutte des classes s'achemine aujourd'hui grâce à la social-démocratie et au centrisme, vers le dénouement de la guerre impérialiste. Il ne dépend d'aucune volonté de changer ce fait: seule la dislocation du rapport entre les classes, au profit du prolétariat pourrait le changer, mais cela est impossible car tout a été fait pour pulvériser ce dernier. C'est donc dans les catastrophes de la guerre que les ouvriers se retrouveront et chercheront leur drapeau. Par conséquent, la liaison réelle avec les luttes de classes, avec le front où se construit le parti, se manifeste seulement là où on œuvre pour donner des solutions politiques aux explosions de demain: dans les fractions de gauche qui savent parfaitement que l'on ne crée pas le parti de classe sur des sursauts désespérés de prolétaires, mais qui interprètent ces sursauts — écrasés par la réaction victorieuse — comme l'expression même de leur nécessité, de l'utilité historique de leur travail: l'établissement d'un bilan délimitant principiellement les problèmes qui ont brouillé le cerveau du prolétaire, bilan mettant en évidence les enseignements issus de l'immaturité idéologique du prolétariat qui permit au capitalisme de tuer l'I. C., de faire de la Russie l'arme de la contre-révolution.

En affirmant donc que seules les fractions se relient au processus des luttes de classe, qu'elles seules se trouvent sur le front où se construisent les partis, en subordonnant notre participation à des initiatives internationales, à la possibilité de ne pas compromettre notre travail; la création de fractions dans tous les pays, nous faisons preuve non de « sectarisme », ou de « schématisme », mais bien de compréhension des tâches historiques du prolétariat.

En premier lieu, nous supposons non résolus les problèmes qui ont porté au triomphe du centrisme dans l'I. C. et en Russie et affirmons que les nouveaux partis, s'ils seront le fruit des batailles de demain, devront néanmoins réaliser la capacité de faire face aux problèmes devant